

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 18 au 30 novembre 2019

Makenzy Orcel



© Francesco Gattoni

Biographie

Makenzy Orcel est né à Port-au-Prince en 1983. Il est un archéologue du sens, un écrivain sensoriel qui puise dans la marginalité une puissance d'évocation rare.

Après *Les Immortelles*, premier roman très remarqué, et *L'Ombre animale* (Prix Louis Guilloux et Prix Littérature-Monde 2016), il revient en 2018 avec le magnifique *Maître-Minuit*, un roman explosif et puissant.

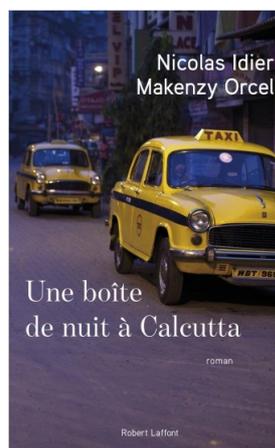
Une boîte de nuit à Calcutta publié aux Éditions Robert Laffont est son dernier roman.

Bibliographie sélective

- *Une boîte de nuit à Calcutta*, Robert Laffont, 2019
- *Maître-Minuit*, Éditions Zulma, 2018
- *Le Chant des collines*, Éditions Mémoire d'encrier, 2017
- *Caverne*, La Contre Allée, 2017
- *L'Ombre animale*, Éditions Zulma, 2016
- *La Nuit des terrasses*, La Contre Allée, 2015
- *Les Immortelles*, Éditions Zulma, 2010

Présentation sélective des ouvrages

Une boîte de nuit à Calcutta, Robert Laffont, 2019



Œuvre de deux jeunes écrivains de grand talent, aux univers originaux et distincts, cette confrontation fraternelle d'expériences intimes et littéraires, mêlant fiction et récits personnels, entraîne le lecteur d'Haïti à Pékin, de Delhi à Paris, dans la mémoire des lieux et la fragilité des vies. Makenzy Orcel et Nicolas Idier se sont rencontrés à Pékin en 2012, revus à Paris. Après plusieurs années, ils se retrouvent à Calcutta. Ils ont mille choses à se raconter : l'amour de leurs mères, la naissance de leurs enfants, leurs projets d'écriture, leur révolte contre toutes les formes d'injustice, les grandes amitiés qui leur donnent le courage d'écrire, les visages et les drames des peuples qui font la vérité du monde. L'un vit entre Port-au-Prince et Paris, l'autre entre Pékin et Delhi, mais ce soir-là, ils sont assis au bar d'une boîte de nuit. De cette rencontre improvisée surgit l'idée d'écrire un livre qui réunisse deux voix des littératures française et haïtienne dans la sincérité absolue d'un échange sans tabou. Oscillant entre roman, poésie, essai et confidences, par-delà toutes les catégories, ce texte magnifique traverse les frontières et les continents pour atteindre à l'universel.

Maître-Minuit, Éditions Zulma, 2018



Poto est né sous les tristes tropiques d'une dictature sanguinaire, de père inconnu et de Marie Élitha Démosthène Laguerre, sa mère présumée qui erre chaque nuit dans les vapeurs de colle. Mais Poto a un vrai don pour se percher au niveau des étoiles, rêver sa vie, se raconter le monde et le dessiner.

Avec pour seul trésor ses dessins dans un sac à dos, Poto se met en chemin. Il mime le fou pour que la faune de la cité le laisse en paix, vivant de larcins et de jongleries... Jusqu'au jour où il se place sous l'étrange protection d'un tueur à gages à la solde du régime.

Voici donc l'histoire saisissante et belle d'un funambule, d'un arpenteur qui apprend la vie en marchant, tel Maître-Minuit, géant haïtien légendaire – un homme debout, qui avance toujours, quoi qu'il arrive.

Extraits de presse

Article publié dans *Libération*, octobre 2018, par Frédérique Roussel

Pas de majuscule au début des phrases, ni après le point ; encore moins de guillemets, la phrase libérée ruisselle, les paragraphes sont parfois troués de vers en prose. Le flot vient de la bouche d'un homme cloué dans son lit de l'hôpital général de Port-au-Prince, qui « *reste un des endroits en Haïti où la mort a le plus de clients* ». Né de père inconnu, qui a abandonné sa mère enceinte comme l'a été autrefois la vieille Grann Julienne, Poto enfant a vécu l'implacable vision de la déchéance de Marie Elitha Démosthène Laguerre, détruite par la prise de colle. « *Elle est cruelle la colère qu'on peut ressentir en voyant sa mère se faire humilier, rejeter, ridiculiser, sans qu'elle puisse se défendre.* » La langue volcanique de Makenzy Orcel charrie la vie incroyable de Poto, né dans la misère dans un pays détraqué par la dictature et dans une culture mâtinée de croyances. « *...C'est qui Maître-Minuit, Grann ? C'est un homme qui reste debout, avance toujours quoiqu'il arrive.* »

Article publié dans *Le Point*, novembre 2018, par Valérie Marin La Meslée

Makenzy Orcel ne pleure pas ; il avance, sans mettre de point à son texte, qui en devient lui-même un Maître Minuit, dépassant l'apparent chaos pour y suivre ses intrigues, s'attacher à des personnages magnifiques, et sous les airs brouillons de sa composition, réussit une fresque encadrée dans l'histoire, mais narrée au plus près du réel halluciné de ses concitoyens. Entré en écriture par la poésie, l'auteur, découvert avec *Les Immortelles*, son premier roman, et multiprimé pour le troisième, *L'Ombre animale*, frappe dans le dur réel avec ce quatrième coup de maître de la parole, invitant à entendre le cœur battant du peuple qui, dans une énergie folle, continue d'avancer, coûte que coûte.

Extrait d'article publié dans *Le Vif/L'Express*, 2018, par Anne-Lise Remacle

Maître-Minuit est de ces textes qui nous font constater que dans un pays où le sordide a créé des strates mémorielles ineffaçables, il reste des auteurs de premier plan pour faire luire plus qu'ailleurs les mots.

Émission *De vive(s) voix*, novembre 2018, présentée par Pascal Paradou



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min 45)

Podcast publié sur *France Culture*, novembre 2018, par Christophe Ono-dit-Biot

 **Catherine Poulain et Makenzy Orcel**

03/11/2018
59 MIN



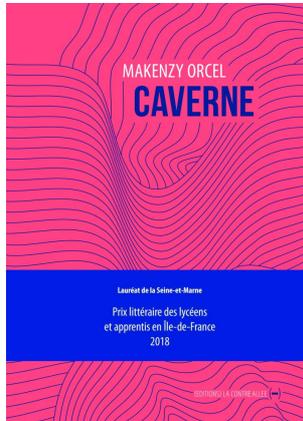
Le Temps des écrivains



Makenzy Orcel Catherine Poulain • Crédits : Christophe Ono Dit Biot - Radio France

[Écouter l'émission](#) (durée : 59 min)

Caverne, La Contre Allée, 2017



« *Caverne* est une chanson personnelle. Un chant intime. De tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, pour moi, le plus important, ma priorité, c'est ma poésie. Le travail sur la langue. Cette quête de sens, de quintessence. D'un langage qui tient autrement au réel.

Il faut écrire de la poésie, écrire vraiment sans se demander pourquoi, parce que c'est comme ça, il n'y a rien à expliquer, rien à comprendre. Pourquoi pas ?

Toute littérature est tentative de se maintenir en équilibre.

Caverne s'inscrit dans une démarche formelle visant à nourrir, perpétuer cette quête, dans le courant d'une parole libre, douce-amère, qui se déploie à la manière d'une chanson, d'un geste, histoire de prendre corps, s'arracher de ce corps, se renouveler au-delà de son orbite. Un écho à travers lequel coïncident les miroitements de la langue, de l'existence et ses infinies expansions.

Mais par-dessus tout, *Caverne* est une descente dans mes cavernes, mes zones existentielles les plus reculées, une exploration de l'intime.

J'ai vu tant de cadavres dans ma vie, autant que des vivants je crois. Et ceci, dès ma plus petite enfance dans ce quartier violent à Martissant où j'ai grandi avec ma mère. Des cadavres d'amis, d'inconnus, de femmes, d'hommes et d'enfants. Des gens que je n'ai pas eu le temps d'aimer, de connaître, avec qui j'ai pas eu le temps de discuter.

Et d'autres cadavres internationaux qui ont vécu loin de mon quartier, loin de mon enfance. Je ne sais pas, je suis ravagé par l'idée que j'appartiens à leur monde, que je suis moi-même un cadavre en quête d'une vie, une certaine place dans le monde des vivants, que je suis aussi mort que les morts de mon quartier. Ce poème est une manière de dire que je pense à eux, que je regrette qu'ils soient partis si tôt, avant d'avoir vécu, aimé. S'il faut coucher avec les morts avant de trouver un vers, la poésie sert à ça aussi : à donner vie aux morts.

Comme *Caverne*, *Cadavres* est un poème intime, un retour sur les lieux de l'enfance, de l'intérieur. »

Extraits de presse

Makenzy Orcel à Frédérique Roussel, *Libération*, 2016

« La poésie c'est une saisie dans le temps, une comète qui surgit. On peut rater un paragraphe ou un chapitre dans un roman, on ne peut pas rater un vers dans un recueil de poésies. »

L'Ombre animale, Éditions Zulma, 2016



Il y a Toi, bonne à tout subir et à tout faire, Makenzy, en père pire que maudit, Orcel, le frère mutique posté devant la mer, l'Envoyé de Dieu et ses bacchanales infernales, et puis les loups qui rôdent en mauvais anges expropriateurs...

Et il y a la voix, une voix de femme qui monte du fond de l'abîme ou du tréfonds du ventre. Elle s'incarne, libre, puissante, en récitante héroïque de sa vie de rien, celle d'avant la mort, avant que les siens ne l'abandonnent dans ce village perdu – « je suis le rare cadavre ici qui n'ait pas été tué par un coup de magie, un coup de machette dans la nuque ou une expédition vaudou, il n'y aura pas d'enquête, de prestidigitation policière, de suspense à couper le souffle comme dans les films et les romans – et je te le dis tout de suite, ce n'est pas une histoire –, je suis morte de ma belle mort, c'était l'heure de m'en aller, c'est tout ».

Un roman tout entier porté par le souffle d'un verbe incandescent.

Prix Littérature-monde 2016

Prix Louis Guilloux 2016

Prix littéraire des Caraïbes de l'AELF 2016

Prix Ethiophile 2016

Extraits de presse

Article publié dans *Livres Hebdo*, novembre 2015, par Sean James Rose

Makenzy Orcel chante par la voix d'une morte le lot des femmes en Haïti. Un récit envoûtant entre cri de colère et mélopée lyrique.

Celle qui parle est décédée de manière peu banale : ni coup de machette, ni coup de magie, nulle « *expédition vaudou* », elle est morte de sa belle mort. Peu banal en Haïti. La narratrice du nouveau roman de Makenzy Orcel, *L'Ombre animale*, n'a fait qu'appliquer à la lettre le verset d'avertissement de la Genèse : « *Tu es poussière et retourneras à la poussière.* » L'odeur en plus.

Dans un premier roman, *Les Immortelles*, on goûtait une langue âpre et lyrique qui se déployait en courts chapitres. Ici la mélopée courroucée se déroule en une seule phrase, ponctuée par des retours à la ligne plutôt qu'un point, telles de brèves pauses pour reprendre son souffle. Oralité charnelle et références littéraires qui trahissent une curiosité universelle (Sôseki, Grisélidis Réal, Amos Oz), Makenzy Orcel, qu'il s'exprime par le vers ou la fiction, prouve avant tout qu'il est poète, et l'une des jeunes voix haïtiennes contemporaines les plus singulières.

Article publié dans *Le Figaro*, février 2016, par Mohammed Aissaoui

Est-ce un portrait puzzle de la société haïtienne ? Sans doute, mais *L'Ombre animale* est bien plus que cela, c'est un extraordinaire souffle de vie insufflé par une morte.

Critique publiée par la Librairie Sauramps à Montpellier

Makenzy Orcel, dans sa quête, se libère pour ne garder que l'élan, la force. Pour ne servir qu'une seule chose, la langue. Celle qui dirait l'interstice entre l'ombre et la lumière, entre la vie et la mort. Plus de point, plus de majuscule. Le lecteur sait quand il doit reprendre son souffle.

***La Nuit des terrasses*, La Contre Allée, 2015**



« J'ai commencé à fréquenter les bars, donc boire, très tard dans ma vie. Pour une raison très simple, il faut payer après avoir consommé... Aujourd'hui dès que j'arrive dans une ville, la première chose qui me vient à l'esprit, c'est d'aller faire la tournée des bars. Carrefour de toutes les occurrences. Des histoires, aussi banales soient-elles parfois, qui hantent toute une vie. Depuis bientôt une décennie c'est devenu un de mes endroits préférés. Et Dieu sait combien j'en ai fait dans mes voyages. J'ai voulu faire un livre pour habiter, aborder autrement ces vécus... »
Tous les poèmes du recueil *La Nuit des terrasses* forment ensemble une seule plongée à travers ces espaces réels ou imaginaires, pour combiner non seulement ces instantanés, ces souvenirs disparates, mais aussi inviter l'autre à sortir sa tête de son verre, à la convivialité. Le verbe « boire » ne se conjugue-t-il pas mieux ensemble ?
La Nuit des terrasses célèbre l'instant, la rencontre des corps et l'amitié.

Extraits de presse

Extrait d'article publié dans *Ouest France*, par Karin Cherloneix

Cru, violent, mais toujours d'une finesse insolente.
(...)

Extrait d'article publié dans *Transfuge*, par Oriane Jeancourt Galignani

Makenzy Orcel rend la littérature à ceux qui n'y ont pas droit, dans leur langue.
(...)

Les Immortelles, Éditions Zulma, 2010



Les Immortelles, ce sont les prostituées de Port-au-Prince. L'une d'elles prend à parti l'inconnu monté la voir au bordel. Apprenant qu'il est écrivain, elle lui propose un marché : contre son corps, écrire l'histoire des putains défuntes, emportées par le séisme sous les décombres de béton. D'une surtout : la petite, la fugueuse Shakira venue sous son aile un jour dans la haine de sa bigote de mère. De la belle et orgueilleuse Shakira toute pénétrée d'une passion dévorante pour Jacques Stephen Alexis, l'immense écrivain qui fait battre le cœur d'Haïti. Shakira la révoltée devenue la plus convoitée des putains de la Grand-Rue.

Avec ce roman de feu, qui marie le Ciel et l'Enfer, la transgression par le sexe et la mort atteint à la plus authentique humanité, la plus bouleversante, celle qu'aucune morale ne contrefait.

Avec une liberté absolue de ton, Makenzy Orcel prête voix à tout un monde. « La petite. Elle le disait souvent. Les personnages dans les livres ne meurent jamais. Sont les maîtres du temps. »

Extraits de presse

Extrait d'article publié dans *Le Canard enchaîné*, par David Fontaine

Une écriture poétique qui flambe haut, très haut.
(...)

Article publié dans *Transfuge*, par Oriane Jeancourt Galignani

Si ce livre est un tombeau pour une petite morte dans le tremblement de terre, il n'a rien de funèbre. Il décèle la vie, la grande vie, dans des chambres miteuses, sous les décombres de la misère totale de Port-au-Prince. Orcel chemine sur un fil, celui qui sépare Malaparte de Hölderlin, entre le désastre et ce qui y croît.

Montray Kréyol, Ernest Pépin, 28 janvier 2011

Les Immortelles de Makenzy Orcel est assurément un livre remarquable. Je dis un « livre » car il est difficile de le classer dans un genre précis. Roman ? Poème ? Récit ? C'est tout cela à la fois malgré la sobriété du texte qui nous plonge dans la vie, la survie, de la Grand-Rue, après le séisme du 12 janvier 2010 en Haïti.

Article publié dans *Cultures Sud*, 2011, par Yves Chelma

Par son texte subtil et qui sait se garder des stéréotypes, il reconstruit à l'envers de ce désastre un texte qui se cabre contre le délitement et l'effondrement. Mais il le fait non pas à partir d'une table rase, ou bien du constat enfantin de la malédiction, mais bien depuis l'intériorité de ses personnages, éperdus d'amour et de désir de vivre, et qui résistent, décidément insoumis, à l'emprise de la mort.

Article publié dans *Le Nouvel Observateur*, octobre 2012, par Évelyne de Martinis

La (dé)construction du récit en très courts chapitres évoque le chaos, ce sont en effet des éclats de vie et de mort, des échos que le personnage du roman, un écrivain, écoute de la bouche d'une prostituée : elle lui a demandé d'écrire, il écoute ces histoires, celle de « la petite » passionnée de littérature, qu'elle a initiée au métier dès ses douze ans, « *putain for life* », et qui est morte sous les décombres après douze jours, et celle aussi de Géralda Grand-Devant.

Prostitution et littérature. Les voix de ces femmes, aimantes et immortelles, quelque part entre le sexe et la mort, Makenzy Orcel les fait entendre, mais dans une langue à la fois réaliste, crue, imagée (la belle expression que celle de « *caca-sans-savon* » qui désigne un enfant de père inconnu, parce que c'est « *une saleté qu'on ne peut laver* ») et poétique : c'est là qu'est la force explosive du texte.

Il ne s'agit pas d'un document, d'un témoignage à propos de « *la chose* », - c'est ainsi qu'il désigne le tremblement de terre, car cela relève de « *l'impensable, de l'indicible* » -, un témoignage qui pourrait nous émouvoir certes, il s'agit bien plutôt d'un travail sur la langue qui rend le réel infiniment plus *présent* : l'émotion s'en approfondit d'autant, suscitée, décuplée et point apaisée, par le verbe.

L'auteur est en effet avant tout poète. La langue, il « *la caresse, la viole, la kidnappe* », dit-il. Certains « chapitres » - on aurait presque envie de parler de « strophes » - sont saisissants et se suffisent à eux-mêmes, dans un souffle qui laisse le lecteur pantelant. Roman, oui, mais porté par une langue charnelle et puissante.

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
25, rue Gambetta
25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant sectoriel – Les Petites fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranchecomte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté